



Delfines nec non et ballenae...

Les cétacés de l'Atlantique nord au haut Moyen Âge :
représentation, identification et consommation

Fabrice GUIZARD

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Bruno David,
Président du Muséum national d'Histoire naturelle

RÉDACTRICE EN CHEF / EDITOR-IN-CHIEF: Joséphine Lesur

RÉDACTRICE / EDITOR: Christine Lefèvre

RESPONSABLE DES ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES / RESPONSIBLE FOR SCIENTIFIC NEWS: Rémi Berthon

ASSISTANTE DE RÉDACTION / ASSISTANT EDITOR: Emmanuelle Rocklin (anthropo@mnhn.fr)

MISE EN PAGE / PAGE LAYOUT: Emmanuelle Rocklin, Inist-CNRS

COMITÉ SCIENTIFIQUE / SCIENTIFIC BOARD:

Cornelia Becker (Freie Universität Berlin, Berlin, Allemagne)
Liliane Bodson (Université de Liège, Liège, Belgique)
Louis Chaix (Muséum d'Histoire naturelle, Genève, Suisse)
Jean-Pierre Digard (CNRS, Ivry-sur-Seine, France)
Allowen Evin (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Bernard Faye (Cirad, Montpellier, France)
Carole Ferret (Laboratoire d'Anthropologie Sociale, Paris, France)
Giacomo Giacobini (Università di Torino, Turin, Italie)
Véronique Laroulandie (CNRS, Université de Bordeaux 1, France)
Marco Masseti (University of Florence, Italy)
Georges Métaillé (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Diego Moreno (Università di Genova, Gènes, Italie)
François Moutou (Boulogne-Billancourt, France)
Marcel Otte (Université de Liège, Liège, Belgique)
Joris Peters (Universität München, Munich, Allemagne)
François Poplin (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Jean Trinquier (École Normale Supérieure, Paris, France)
Baudouin Van Den Abeele (Université Catholique de Louvain, Louvain, Belgique)
Christophe Vendries (Université de Rennes 2, Rennes, France)
Noëlie Vialles (CNRS, Collège de France, Paris, France)
Denis Vialou (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Jean-Denis Vigne (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Arnaud Zucker (Université de Nice, Nice, France)

COUVERTURE / COVER:

Olaus Magnus, *Historia de gentibus septentrionalis*, Rome, 1555.
Caen, BU Droit-Lettres, Réserve 11052.
Cliché: Thierry Buquet, avec l'autorisation de la bibliothèque.

Anthropozoologica est indexé dans / *Anthropozoologica is indexed in:*

- Social Sciences Citation Index
- Arts & Humanities Citation Index
- Current Contents - Social & Behavioral Sciences
- Current Contents - Arts & Humanities
- Zoological Record
- BIOSIS Previews
- Initial list de l'European Science Foundation (ESF)
- Norwegian Social Science Data Services (NSD)
- Research Bible

Anthropozoologica est distribué en version électronique par / *Anthropozoologica is distributed electronically by:*

- BioOne® (<http://www.bioone.org>)

Anthropozoologica est une revue en flux continu publiée par les Publications scientifiques du Muséum, Paris, avec le soutien de l'Institut des Sciences humaines et sociales du CNRS.

Anthropozoologica is a fast track journal published by the Museum Science Press, Paris, with the support of the Institut des Sciences humaines et sociales du CNRS.

Les Publications scientifiques du Muséum publient aussi / *The Museum Science Press also publish:*

Adansonia, European Journal of Taxonomy, Geodiversitas, Naturae, Zoosystema.

Diffusion – Publications scientifiques Muséum national d'Histoire naturelle

CP 41 – 57 rue Cuvier F-75231 Paris cedex 05 (France)

Tél.: 33 (0)1 40 79 48 05 / Fax: 33 (0)1 40 79 38 40

diff.pub@mnhn.fr / <http://sciencepress.mnhn.fr>

© Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, 2018

ISSN (imprimé / print): 0761-3032 / ISSN (électronique / electronic): 2107-08817

PHOTOCOPIES:

Les Publications scientifiques du Muséum adhèrent au Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie (CFC), 20 rue des Grands Augustins, 75006 Paris. Le CFC est membre de l'*International Federation of Reproduction Rights Organisations (IFRRO)*. Aux États-Unis d'Amérique, contacter le *Copyright Clearance Center*, 27 Congress Street, Salem, Massachusetts 01970.

PHOTOCOPIES:

The Publications scientifiques du Muséum adhere to the Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie (CFC), 20 rue des Grands Augustins, 75006 Paris. The CFC is a member of International Federation of Reproduction Rights Organisations (IFRRO). In USA, contact the Copyright Clearance Center, 27 Congress Street, Salem, Massachusetts 01970.

Delfines nec non et ballenae...

Les cétacés de l'Atlantique nord au haut Moyen Âge : représentation, identification et consommation

Fabrice GUIZARD

Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis,
Le Mont Houy, F-59313 Valenciennes cedex 3 (France)
fabrice.guizard@univ-valenciennes.fr

Soumis le 20 juillet 2017 | Accepté le 25 janvier 2018 | Publié le 13 juillet 2018

Guizard F. 2018. — *Delfines nec non et ballenae...* Les cétacés de l'Atlantique nord au haut Moyen Âge : représentation, identification et consommation, in Jacquemard C., Gauvin B., Lucas-Avenel M.-A., Clavel B. & Buquet T. (éds), Animaux aquatiques et monstres des mers septentrionales (imaginer, connaître, exploiter, de l'Antiquité à 1600). *Anthropozoologica* 53 (10): 115-123. <https://doi.org/10.5252/anthropozoologica2018v53a10>. <http://anthropozoologica.com/53/10>

RÉSUMÉ

Les études médiévales sont revenues plusieurs fois sur la pêche et la consommation des cétacés. Le terme générique de baleine est souvent employé, soit faute de pouvoir discerner mieux l'espèce de mammifère, soit par méconnaissance de la diversité des sous-ordres des mysticètes et odontocètes. Avec la contribution de la cétologie, il convient de reprendre le dossier des *ballenae* pour chercher, derrière le vocabulaire altomédiéval très pauvre, les espèces réellement rencontrées au haut Moyen Âge. Les mentions de cétacés sont topiques et partent de la description d'un monstre. La littérature antique livre au Moyen Âge la vision d'un animal de très grande taille et agressif quand il s'agit du *cetus*; le *delfinus*, considéré au même titre que tous les animaux marins comme un poisson, véhicule à l'inverse des valeurs positives, mais reste entouré également d'une image fantastique. Au mystère qui entoure l'origine des baleines, venant forcément des mers lointaines, s'ajoute le mystère encore plus grand des eaux atlantiques, largement ignorées des auteurs antiques. Le haut Moyen Âge propose alors des mentions de cétacés mêlant observations et références encyclopédiques succinctes. Les sources suggèrent deux modes de prélèvements : la pêche en mer et la prise d'animaux échoués, pratiques qui ne permettent guère de spécifier les animaux capturés.

MOTS CLÉS
Haut Moyen Âge,
baleine,
dauphin,
marsouin,
glocéphale.

ABSTRACT

Delfines nec non et ballenae... *Cetaceans of the North Atlantic Ocean in the Early Middle Ages. Representation, identification and consumption.*

Medieval studies have returned several times to fisheries and cetacean consumption. The generic term of whale is often used because it is not possible to discern well the species of mammal, or because of ignorance of the diversity of the suborders of mysticetes and odontocetes. With the contribution of cetology, it is maybe useful to take again the file of the *ballenae* to seek, behind the very poor early Middle Age vocabulary, some species actually encountered. The mentions of cetaceans are topical and start from the description of a monster. Ancient literature delivers to the Middle Ages the vision of a very big and aggressive animal when it comes to the *cetus*; the *delfinus*, considered in the same way as all marine animals as a fish, on the contrary carries positive values, but also is surrounded by a fantastic image. To the mystery that surrounds the origin of the whales, necessarily coming from distant seas, is added the even greater mystery of the Atlantic waters, largely ignored by the ancient authors. The early Middle Ages then feature cetacean references combining observations and very succinct encyclopaedic references. The sources suggest two modes of taking: sea fishing and stranded animals capture, which do not allow to specify the animals caught.

KEY WORDS

Early Middle Ages,
whale,
dolphin,
porpoise,
pilot whale.

INTRODUCTION

« Une infinité d'espèces forme le peuple qui vit et nage dans les profondeurs de la mer, et personne n'est capable de les citer tous » (Oppien, *H* 207). Ainsi Oppien de Corycos (II^e s. ap. J.-C.) ouvre-t-il le premier chant des *Halieutiques*, traitant des espèces aquatiques et des techniques de pêche. D'emblée, le poète scientifique pose le problème de l'impossible connaissance des fonds marins et de sa faune, et se résigne à ne citer qu'un reptile, une éponge, deux vers, deux échinodermes, sept crustacés, seize mollusques, 122 poissons tout de même, dont plusieurs cartilagineux... et cinq mammifères. Les plus gros spécimens sont à la fois vus comme des monstres, des apparitions toujours surprenantes et inquiétantes, et comme des créatures venues de régions éloignées: « On voit avec effroi ces énormes cétacés, ces monstrueuses merveilles de l'Océan, ces immenses masses vivantes qui ont aussi une force immense: toujours en proie à une rage effrénée et meurtrière, ils vivent en grand nombre dans le vaste domaine des eaux, et de préférence dans les parties les plus reculées et les moins connues de l'empire de Neptune » (Oppien, *H* 241). Parmi ces « monstrueuses merveilles », on reconnaît des cétacés et des cartilagineux, comme les chiens de mer et les lamies (famille des squales). Pour les hommes de Méditerranée, ces bêtes peuplent surtout les marges du monde gréco-romain, les mers périphériques, notamment l'océan Atlantique...

C'est à travers l'économie de pêche et les techniques de capture que les « baleines » médiévales ont été abordées par les historiens du XX^e siècle. James T. Jenkins (1921) fait débiter la chasse aux cétacés au X^e siècle en Atlantique avec les pêcheurs basques, suivant en cela une réputation plurisécularisée mais sans réel fondement. R. Degryse (1940) fait paraître une étude sur la pêche à la baleine dans la Flandre médiévale. Jean Lestocquoy (1948) propose après-guerre un très court article dans lequel il souligne que cette pêche est pratiquée en réalité

tout au long des côtes de la France médiévale. Lucien Musset (1964) renouvelle la recherche sur ce thème dans les années 60, toujours avec la difficulté de cerner l'objet « baleine ». Dans les années 90, Laurence Moulinier aborde de nouveau la question des cétacés selon une approche sémantique: elle met en lumière l'importance de textes du Moyen Âge central, tels que le *Liber Subtilitate* d'Hildegarde de Bingen (Migne 1855) et le *De Animalibus* d'Albert le Grand (Stadler 1916), et interpelle pour la première fois la cétologie pour tenter de contourner les difficultés d'identification des espèces (Moulinier 1992: 118). Enfin, Stéphane Lebecq (1997) fait paraître un article sur les « Scènes de chasse aux mammifères marins » qui reste fondamental, en particulier pour l'inventaire des textes intéressants le haut Moyen Âge, sur la chasse aux cétacés dans les eaux de l'Atlantique nord.

Les termes de « baleine » ou « cétacé », voire « dauphin », sont souvent employés par les médiévistes, faute de pouvoir discerner mieux le mammifère marin dont il s'agit. Par méconnaissance de la diversité des sous-ordres des mysticètes et odontocètes, mais surtout parce que les documents sont rares et que le vocabulaire y est très vague et imprécis. Même le corpus savant (les encyclopédies et compilations depuis l'Antiquité¹) n'énumère finalement que quelques animaux perdus dans une taxonomie biotique: les grands animaux marins, ou les « poissons ». La zoologie aujourd'hui recense une vingtaine d'espèces de cétacés qui vivent et circulent le long des côtes atlantiques et en Manche. Avec l'éclairage des connaissances actuelles sur ces animaux, il s'agit de se demander s'il est possible d'identifier, derrière le vocabulaire

1. Il serait trop long et hors des limites chronologiques de mon propos d'énumérer toute la littérature antique qui aborde les animaux marins. Les sources mentionnées en fin d'article sont donc limitées à un très bref échantillon d'écrits grecs et romains, convoqués à seule fin de pointer quelques connaissances transmises aux savants du haut Moyen Âge. Ceux-ci, ne comprenant plus le grec, sont tributaires essentiellement des compilateurs romains et de l'exégèse biblique.

en usage au haut Moyen Âge, les espèces réellement reconnues par les hommes de ce temps². C'est une gageure qui m'oblige à formuler beaucoup d'hypothèses, sans poser de certitude.

BELLUA

Les érudits du haut Moyen Âge n'ont plus un accès direct aux textes grecs (Guizard-Duchamp 2009: 23-38). Aussi l'essentiel du savoir zoologique vient-il des compilateurs latins. L'inventaire des animaux marins proposé par Pline n'est pas très important, et le zoologue actuel a bien du mal à retrouver les espèces mentionnées par ce méditerranéen. Dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien (Saint-Denis 1955), la *ballaena* appartient au groupe des *belluae*. Ce terme désigne généralement une bête, et plutôt un gros animal. Y figurent donc la *ballaena* (la baleine – *Balaena* Linnaeus, 1758), mais aussi le *gladius* (l'espadon – *Xiphias gladius* Linnaeus, 1758), la *serra* (le poisson-scie – *Pristis pristis* Linnaeus, 1758, membre du complexe super-ordre des *Euselachii*), l'*orca* (l'orque – *Orcinus orca* Linnaeus, 1758), le *delphinus* (le dauphin – *Delphinus* Linnaeus, 1758). Le *physeter* est à associer probablement au grand cachalot (*Physeter macrocephalus* Linnaeus, 1758). Pline évoque enfin les *thursiones*, terme qu'il emprunte au grec pour désigner un animal semblable au dauphin, mais au « comportement moins enjoué » (*tristitia quidem aspectus*), dont le museau court ressemble à celui des squales (Pline, *HN IX*, 48, 49). Serait-ce le marsouin (*Phocoena phocoena* Linnaeus, 1758), espèce très commune alors en Méditerranée? J'y reviendrai.

Les *ballenae* sont considérées selon des caractéristiques très générales, voire topiques. Pline introduit dans leur description le critère essentiel repris ensuite par les auteurs du Moyen Âge : c'est un animal de très grande taille qui ne connaît qu'un ennemi, la terrible orque, armée de dents redoutables (Pline, *HN IX*, 41). Bien que rare, l'espèce était connue en Méditerranée : il faut dire qu'un animal de sept mètres de long et de cinq tonnes ne passe pas inaperçu (sur la présence de ces animaux en Méditerranée dans l'Antiquité, voir Bernal-Casasola & Bohórquez 2012). Pline raconte que, sous le règne de Claude, une orque (*orca*) fit irruption dans le port en construction d'Ostie, attirée par une cargaison de peaux qui avait fait naufrage dans la rade. Le port, fermé par des grands filets, devint alors une arène où l'empereur donna en spectacle le combat de ses hommes contre la *bellua*. Pline décrit également les techniques de chasse des orques sur les troupeaux de cétacés, avec une certaine justesse qui trahit une observation en milieu naturel soit du témoin, soit de Pline lui-même. Il est intéressant à ce propos de noter, et de regretter, que la description physique des animaux ne considère que très rarement la couleur, parce qu'elle peut, pour l'auteur, ne rien signifier dans la présentation du morphotype, ou qu'elle lui semble trop triviale pour être relevée. Il n'est pas certain en tout cas qu'il faille déceler dans ces omissions une ignorance ou le témoignage d'une connaissance zoologique qui ne

serait que livresque, sans aucune observation. La couleur est pourtant, dans le cas de l'orque-épaulard, particulièrement typique. Il résulte de ce désintérêt des auteurs antiques comme médiévaux, une lacune définitive pour nous qui cherchons à caractériser un animal à partir du seul nom générique et des trop courtes descriptions que les érudits en donnent.

Le caractère exotique des gros animaux marins est évident pour les habitants du pourtour méditerranéen. La *ballaena* tient sa taille extraordinaire de son origine géographique, la mer des Indes, lieu de tous les prodiges. Là, les tempêtes d'intersaisons remuent tellement les eaux en profondeur que les monstres remontent à la surface (Pline, *HN IX*, 39). Les *ballaenae* sont vues comme des animaux allochtones en Méditerranée : elles pénètrent « nos mers » selon les saisons (Pline, *HN IX*, 41). Dans la chorographie antique, le Grand Océan fait office de refuge des grands animaux marins : de la mer des Indes viennent la *pristis* (autre nom du poisson-scie) et la *ballaena*; de l'océan des Gaules (Atlantique) le *physeter*; de l'océan de Cadix l'*arbor*, un animal non identifié, introduit par Pline dans l'inventaire des animaux marins (Pline, *HN XXXII*, 144 ; Cotte 1944: 248 ; Saint-Denis 1947).

Le terme « baleine », ambigu, désigne certains mammifères marins de l'ordre des cétacés, regroupant actuellement 85 espèces connues réparties entre deux sous-ordres, les mysticètes (à fanons : 14 espèces) et les odontocètes (à dents : 71 espèces). Les dauphins, les marsouins, les baleines ou encore les orques signalés dans les sources médiévales sont ainsi tous des cétacés, mais sont considérés au Moyen Âge, et pour longtemps encore, comme des gros poissons.

Que les érudits d'alors rangent dans la catégorie des poissons baleines et dauphins, avec les crocodiles et les hippopotames, n'a rien d'humiliant pour la science médiévale. Il faut en effet attendre le naturaliste anglais John Ray, en 1693, pour que la baleine soit rapprochée une première fois des quadrupèdes vivipares, que l'on appellera plus tard les mammifères (Raven 1986: 366 ; Wandrey 1999). La recherche zoologique sur les cétacés n'est pas très ancienne. Carl von Linné est le premier à proposer une classification dès 1735, complétée par Georges Cuvier en 1829. On connaît encore mal certaines espèces comme la famille des phocoénidés (établie par John Edward Gray en 1825), dont la classification fait encore aujourd'hui débat. C'est pourtant le cétacé de loin le plus répandu dans l'Antiquité et durant le Moyen Âge, et probablement déjà étudié et disséqué par Aristote (Louis 1964: xl-xlii). C'est à partir des observations des marsouins et des dauphins que la connaissance des cétacés dans leur ensemble s'est élaborée au IV^e siècle av. J.-C.

Reprenant Aristote, Pline fait preuve d'une certaine perspicacité lorsqu'il aborde la manière dont les baleines et les dauphins respirent (Louis 1956: 164, 165). Il les distingue nettement des autres animaux de la mer en ce qu'ils ont des poumons et non des branchies (Pline, *HN IX*, 43, 44). Cette caractéristique n'est pas reprise par les érudits du Moyen Âge, à l'exception d'Albert le Grand dans son *De animalibus* en 1270, qui n'a toutefois eu aucun retentissement chez ses contemporains (Moulinier 1992). Pline précise également que dauphins et baleines sont des vivipares, et qu'ils allaitent leurs

2. L'expression latine du titre de cet article est tirée de Bède le Vénérable, *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, livre I, ch. 1 (Colgrave & Mynors 1969: 14).

petits, critères qualifiant les mammifères. Il évoque également des échouages d'individus de grosse taille et des échouages collectifs, sans que l'on puisse distinguer des espèces (Pline, *HN IX*, 41).

LES MYSTÈRES DE L'OUEST

Les encyclopédistes du haut Moyen Âge appauvrissent notablement le savoir sur les cétacés et bien qu'*a priori* davantage ouverts sur l'espace atlantique, les hommes du monde franc n'apportent pas de nouveauté dans le savoir sur les animaux marins. La Méditerranée reste la référence pour ces compilateurs du savoir antique; Isidore de Séville, au VII^e siècle, rappelle que le mot cétacé vient du latin *cetus*, qui signifie grand animal, lui-même venant du grec *ketos* désignant un monstre marin. Dans la littérature classique, *cetus* pouvait en réalité désigner toutes sortes de gros poissons de mer (Voisenet 2000: 115). Isidore de Séville choisit de distinguer le *cetus*, désignant un monstre, et la *ballena*, un poisson d'une taille immense:

Ballenae autem sunt immensae magnitudinis bestiae [...] Cete dicta [...] hoc est ob inmanitatem. Sunt enim ingentia genera beluarum et aequalia montium corpora.

(Les baleines sont des bêtes d'une taille énorme [...] Les cetes [...] sont nommés pour leur monstruosité. Ce sont en effet des espèces de bêtes énormes dont le corps égale les montagnes) (Isidore, *Etyim.* XII, 187).

Il introduit dans l'inventaire hérité de Pline le *musculus*, qu'il considère être le mâle (*masculus*) de la baleine. Mais nous savons que c'est une simplification de lecture de Pline, lui-même d'ailleurs peu clair car il plaçait le *musculus* dans les *bellua*, alors qu'il s'agit d'un animal plus petit qui accompagne les grands cétacés, le guide de la baleine d'après les anciens (Saint-Denis 1955: 73). Lorsque l'auteur de la *Vita* de saint Philibert mentionne la prise d'un *musculus* au VII^e siècle, il s'agit peut-être de préciser un cétacé atlantique de grande taille, tel le rorqual ou la baleine franche (*Vita Filiberti* c. 27).

Au IX^e siècle, Raban Maur reprend mot pour mot Isidore de Séville et raccourcit même la notice sur la baleine et les animaux marins (Raban Maur, *De Universo* VIII, 5). Il se contente de dire que le *cetus* est une immense bête et qu'elle est connue pour avoir avalé le prophète Jonas. Ainsi, il perpétue les deux principaux caractères de l'animal: sa taille et son agressivité. Dans toute la littérature érudite, en effet, c'est le « grand poisson » de Jonas qui l'emporte et fait ainsi de la *balena* un animal exemplaire. Ainsi, toute autre considération un tant soit peu zoologique disparaît. Encore au XVI^e siècle, les illustrations accompagnant les descriptions de Conrad Gessner (1558: 138) sont édifiantes. Le *cetus* est un monstre marin. Assez logiquement, suivant le discours savant, les artistes du Moyen Âge ne représentent pas un mammifère sur leurs enluminures, mais un très gros poisson (Moulinier 1995). Peu familiers de la mer, les artistes enlumineurs se la représentent comme un univers absolument hostile au genre humain.

Cette approche chargée de méfiance correspond au discours des érudits. Le *Physiologus*, ouvrage écrit au II^e siècle et qui connaît de nombreuses copies et traditions manuscrites, reprend le récit

antique de la baleine qui trompe les marins qui la prennent pour une île, y accostent et finissent engloutis lorsque l'animal s'enfonce dans les profondeurs (Coulter 1926: 32-50; Carmody 1939-1941; Voisenet 2000: 115, 116). La *Navigatio sancti Brendani* (IX^e-X^e siècle?) dédramatise cet épisode dans un récit hagiographique non dénué d'humour: des moines abordent une baleine-île couverte de poils et en réchappent sains et saufs au moment où celle-ci se réveille, alertée par le feu qu'ils allument sur son dos pour réchauffer leur soupe (Selmer 1989).

Les Pères de l'Église n'ont eu de cesse de commenter les pages de la Bible relatives à la mer (Rougé 1982; Perrin 2002). Tout ce qui en sort ne peut être sans intention divine. La baleine est plutôt salvatrice pour Jonas (Voisenet 2000: 290); elle est épiphanie, lorsque la viande et la graisse de cétacé viennent satisfaire les moines affamés (*Vita Filiberti*, c. 9, 27, 28). Elle est encore un avertissement, dans l'épisode interprété par Raoul le Glabre de la baleine aperçue le long des côtes normandes autour de l'an Mil: ce ne peut être que le funeste présage des guerres qui éclatent ensuite. D'ailleurs, c'est bien un cète (*cetus mirae magnitudinis*) qui effraie les spectateurs (Raoul Glaber, II, 2). Et Raoul le Glabre de rappeler aussitôt le prodige de la *Vie de Brendan*.

Cependant, Lucien Musset fait remarquer que la baleine constitue un prodige annonciateur aux yeux de ce moine bourguignon, mais sûrement pas à ceux d'un Normand habitué à en apercevoir (Musset 1948). Encore une fois, l'éloignement du monde de la mer conduit les auteurs à recréer les cétacés, plutôt qu'à en donner une description naturaliste.

À cette étape donc, le chercheur a besoin de l'archéozoologie pour tenter d'identifier la baleine médiévale. Malheureusement, les résultats des fouilles ne viennent guère, pour le moment, satisfaire la curiosité. Les occurrences sont rares, voire exceptionnelles, en particulier si l'on cantonne l'investigation au haut Moyen Âge. Sur la côte est de l'Angleterre, on peut citer Lindisfarne, le monastère de saint Cuthbert, qui a livré dans les couches protomédiévales des restes de cétacé (Beavitt *et al.* 1985; O'Sullivan & Young 1995). Des fouilles en site urbain (IX^e-X^e siècle) menées à Southampton ont révélé la présence de balénoptères (Bourdillon pers. com.). À Rijnsburg, non loin de l'embouchure du Rhin, on a aussi retrouvé des restes (Tebrake 2000). Les sites les plus septentrionaux ont donné quelques occurrences: sur le site urbain de Haithabu (ouest de l'Allemagne) du IX^e-X^e siècle, on trouve de l'orque (Reichstein 1974); sur celui d'Ekatorp (Suède) dans les couches datées entre 400 et 700, du marsouin (Boessneck *et al.* 1979)... Mais cela reste maigre, d'autant que l'étude des restes osseux de mammifères marins est plutôt délicate (un état sur la question a été récemment fait pour la période antique en Méditerranée [Bernal-Casola *et al.* 2016; Rodrigues *et al.* 2016]). Les os, trop peu nombreux, ne permettent guère de déterminer une espèce, ni d'indiquer la taille de l'individu (les programmes en cours d'analyse ADN des restes de cétacé, notamment celui de Vicky Szabo *et al.*³, dans les milieux insulaires de l'Atlantique Nord de 800 à 1500, vont certainement produire des résultats tout à fait intéressants)(Szabo

3. Assessing the Distribution and Variability of Marine Mammals through Archaeology, Ancient DNA, and History in the North Atlantic.

2008). La récolte est mince car l'essentiel des os provient des cuisines, et la consommation de viande sauvage, que ce soit du gibier terrestre ou des espèces marines, reste faible. Des pièces osseuses sont retravaillées en outils et objets divers, réduisant les chances d'une identification. En outre, le dépeçage des gros animaux se fait sur l'éstran et on ne transporte que la chair et la graisse, ce qui explique l'absence de traces dans les dépotoirs des lieux de consommation. Enfin, il est à noter que longtemps, les archéologues n'ont pas spécialement cherché les cétacés dans les assemblages fauniques et ont donc pu mal déterminer l'espèce, en l'absence de collections ostéologiques de référence.

LE SILENCE DES GLOBICÉPHALES

L'écohistorien dispose également de quelques documents de la pratique (tarifs de tonlieu, diplômes, chartes), mais aussi de récits hagiographiques, mêlant souvent le discours théologique et savant sur la nature, et de données factuelles qui ancrent le récit dans le réel afin de mieux édifier le lecteur. Peut-on y discerner des cétacés du haut Moyen Âge ?

Partir des techniques de pêche observées dans les textes ne permet pas de reconnaître les espèces prises. Les textes mentionnent tantôt la cueillette de poissons gras échoués sur les plages, tantôt une capture plus risquée, qui peut correspondre à différents types de cétacés (Guizard 2011).

L'échouage des cétacés frappe l'esprit des chroniqueurs et des hagiographes, comme celui, massif, découvert un beau matin au VII^e siècle sur les rivages de la baie de Bourgneuf, près de Noirmoutier. Si le phénomène d'échouage est partiellement compris aujourd'hui, on sait que presque tous les cétacés en sont victimes, selon des proportions variables.

Pour la capture, on parlera davantage de pêche que de chasse. D'une part parce que pour les hommes du Moyen Âge, il s'agit de gros poissons ; d'autre part parce que le vocabulaire employé appartient au registre de la pêche : pêcheur, pêcher, harpons ou lances, filets. La capture a lieu plutôt en automne et au printemps, lorsque de nombreuses espèces empruntent les routes de migration en longeant les côtes. C'est une entreprise plutôt physique, dont la pratique semble être restée immuable, jusqu'aux baleiniers actuels équipés de canons d'harponnage et dont les ponts permettent de dépecer en mer durant toute la campagne de pêche. D'Oppien à Melville (1851), en passant par le témoignage précis d'Albert le Grand, décrivant au XIII^e siècle une baliste embarquée pour harponner les mammifères (Stadler 1916: 1322-1325 ; Moulinier 1992: 125), et par les descriptions au XVIII^e siècle de Duhamel du Monceau & La Marre (1769-1782) dans leur *Traité général des pêches et histoire des poissons*, la pêche aux cétacés conserve les mêmes principaux caractères. Il ne semble pas y avoir eu de navires spécifiques. L'observation actuelle de la chasse aux cétacés dans les mers du Sud montre que vingt-cinq hommes sur quelques embarcations suffisent ; compte tenu de la difficulté de cette technique de chasse, les proies choisies par les marins n'excèdent pas une certaine taille. Aussi, la pêche automnale sur les groupes passant au large des côtes vise-t-elle sûrement les sujets les plus jeunes, nés au printemps.

Nous avons une assez bonne idée du mode de capture pratiqué sur les petits cétacés au Moyen Âge, grâce également à un des plus anciens témoignages médiévaux, l'épître poétique de Raoul Tortaire qui décrit vers 1115 une scène de chasse sur les côtes du Bessin (Bouet 2017: 9). Des filets étaient placés pour cerner les animaux, rabattus à grands cris. Prisonniers, ils étaient ensuite mortellement blessés à coup de fers, puis conduits en échouage. L. Musset compare cette technique de pêche sur les bas-fonds appelée *platas* à la capture scandinave des Îles Féroé (Musset 1964: 151, 152).

Pour les plus grosses prises, le *Livre des miracles de saint Arnoul de Soissons* décrit (sans doute au XII^e siècle) un duel entre des pêcheurs et une *balena* harcelée :

[...] *modo aquas vomebat ad caelum, modo se submergebat in profundum, modo de profundo resurgens caudae suae et alarum impetu confringebat armamenta navium.*

([...] tantôt elle crachait de l'eau vers le ciel, tantôt elle s'enfonçait dans les profondeurs, tantôt, ressurgissant des profondeurs, elle brisait par la force de sa queue et de ses nageoires, les superstructures des navires) (*Gloria posthuma*, c. 124).

Une chasse pas toujours fructueuse, comme le signale Raoul Tortaire racontant la fuite de la baleine – un mysticète, si l'on comprend ses « narines » comme deux événements (Tortaire, IX, 269, 270 ; Bouet 2017: 19). La pêche traditionnelle encore pratiquée en Indonésie, sur la côte sud de l'île de Lembata à l'est de l'archipel, ressemble en tout point aux témoignages médiévaux (Barnes 1996). Elle montre à quel point la capture est dangereuse : embarqués sur de frêles esquifs, les pêcheurs harcèlent l'animal après avoir enfoncé un premier harpon solidement arrimé au bateau de tête, qui sert de bouchon. Le duel laisse une chance à l'animal, qui s'échappe parfois.

À force de lire les mêmes termes (*delfinus*, *ballena*, *crassus piscis*...), nous en oublions presque la biodiversité des côtes atlantiques qui, si elle diffère de celle d'aujourd'hui, devait toutefois être plus riche que ce que les textes veulent bien nous laisser entendre. Le cachalot est absent des sources écrites comme des sites archéologiques pour le haut Moyen Âge. C'est pourtant un cétacé commun à toutes les mers du globe, mais évoluant en général loin des côtes, hors de portée des pêcheurs à vue, et selon des routes de migration totalement erratiques. Ce qui pourrait expliquer cette absence aux périodes où la pêche reste côtière. Aujourd'hui encore, c'est une capture hasardeuse, le mammifère étant capable de sonder très profond (–3000 mètres) et de rester en apnée plus de 130 minutes : il est déjà loin lorsqu'il refait surface.

Un texte bien connu des médiévistes rapporte plusieurs noms d'animaux marins. Il s'agit de la vie de saint Philibert (*Vita Filiberti*), rédigée au VIII^e siècle et intégrée au IX^e siècle par le moine Ermentaire dans les chroniques de l'abbaye de Noirmoutiers. La connexion étroite avec le milieu marin est visible dans plusieurs passages relatant des captures sur éstran d'animaux échoués :

c. 9 : « *de beluis marinis invenerunt compendium [...] quin-quagenibus pedibus longi [...]* »

(ils eurent la chance de trouver d'énormes poissons marins [...] de cinquante pieds de long [...]) (Levison 1910: 590) ;

c. 38: « [...] *monachus veniens nuntiavit quod magnum piscem mortuum, musculum nomine, unda maris detulisset in littore* [...] »

(...) un moine annonça que la marée avait déposé sur le rivage un de ces énormes poissons morts qu'on appelle *musculum* [...] (Levison 1910: 602) ;

c. 39: « [...] *multitudo piscium, quas marsuppas vocant, invenerunt in alveum, quae ducentae treginta et septem, recedente mare, remanserunt in siccum* [...] »

(...) une multitude de poissons qu'on appelle marsouins apparurent dans le golfe, et quand la mer se fut retirée, deux cent trente-sept d'entre eux restèrent sur le rivage [...] (Levison 1910: 603).

L'auteur est précis sur les espèces qu'il qualifie de *musculus* (c. 38) et de *marsuppa* (c. 39). Ce dernier est un hapax dans la littérature du haut Moyen Âge et n'apparaît pas dans les textes antiques. L'origine est probablement septentrionale, empruntée aux langues nordiques (*marsvín*) et semble venir de la culture populaire. Il est raisonnable de se demander si marsouin ne désigne pas en premier un produit de consommation. Isidore de Séville (André 1986) consacre un court paragraphe au *porcus marinus*, porc marin, appelé aussi *suillus*. Il indique notamment qu'il porte ce nom parce qu'il fouille dans le fond de la mer pour trouver sa nourriture (*more suis terram sub aquis fodiunt*). Ce qui est vrai (contrairement à ce que prétend Jacques André [1986: 190]) : ses proies plutôt petites sont des poissons plats, des gobies, des crustacés et gastéropodes qu'il va chercher sur le fond marin, dans les eaux peu profondes. L'évêque de Séville semble être mieux renseigné sur le marsouin que Pline, qui n'y fait aucune référence, à moins qu'il ne s'agisse du *thursion* qu'il compare au dauphin. *Thursion* est d'ailleurs repris au XVI^e siècle par Guillaume Rondelet, qui dit que les marsouins ne diffèrent des dauphins que par la taille du corps, la forme du museau et le regard (Rondelet 1558: XVI, c. 6, 350).

Mais le zoologue peut s'étonner de la façon dont ces *marsup-pae* ont été pris par les moines de Noirmoutiers. Cette espèce de cétacé, devenue plus rare aujourd'hui dans les eaux de la mer du Nord et de la mer Baltique, constitue le plus petit représentant de la famille des phocoenidés (environ 1,80 m). D'ordinaire en effet, c'est un animal farouche (ou devenu), qui voyage seul ou en couple (un groupe n'est généralement constitué que de cinq à six individus, même si des groupes très importants se constituent périodiquement [Clark 2005: 68-75]). Il est capable de remonter fréquemment les fleuves, ainsi peut-il être pris dans les filets tendus en travers du lit. Mais s'il échoue, c'est individuellement et la plupart du temps âgé ou malade (l'échouage record de marsouins en 2013 sur les côtes belges est le fait de grands filets dérivant qui les ont noyés). Relisant la *Vita* de saint Philibert (Levison 1910), les 237 *marsup-pae* échoués au VII^e siècle sur les côtes normandes n'en sont probablement pas, mais sont peut-être des dauphins.

Selon l'Observatoire national de la mer et du littoral, ce ne sont pas moins de 17 054 mammifères marins échoués qui ont été recensés depuis 1980 en France métropolitaine. Le dauphin commun (*Delphinus delphis* Linnaeus, 1758) est de loin l'espèce la plus représentée, devant le dauphin bleu et

blanc (*Stenella coeruleoalba* Meyen, 1833) en Méditerranée et le marsouin. Les trois quarts des échouages sont observés sur la façade atlantique. Même si les causes d'échouage de cétacés sont aujourd'hui en partie liées au trafic maritime et à la présence de très nombreux filets de grandes dimensions en Manche et sur le couloir atlantique, le phénomène, qui est également naturel chez de nombreuses espèces, est profitable pour les habitants des littoraux au haut Moyen Âge, qui s'épargnent ainsi le recours à la chasse en mer.

En tant que produit consommé, le *crassus piscis* (craspois, poisson gras), expression attestée à l'époque carolingienne, comprend les « baleines », les marsouins, les dauphins, voire le thon. Les établissements religieux et les puissants locaux se disputent le droit sur le craspois (Guizard 2011). Parfois, l'espèce est mentionnée. Mais quel crédit lui accorder ? Les deux *Vies* de saint Cuthbert évoquent un voyage en mer durant lequel une forte tempête bloqua le saint et ses deux compagnons qui se retrouvèrent affamés. À l'appel du saint, le secours divin prit la forme de trois morceaux de *delphini caro* paraissant avoir été découpés par la main de l'homme (Colgrave 1985: 192). S'il s'agit bien d'une espèce de dauphin (laquelle ?), on a bien là le témoignage écrit de la consommation de petits odontocètes. Ce que l'archéozoologie confirme : Benoît Clavel (pers. com.) a pu identifier des traces de décarisation et de boucherie sur les dauphins et marsouins pour la fin du Moyen Âge.

Sans parler de tabou sur la pêche et la consommation du dauphin, celui-ci pourrait avoir eu un statut comparable à celui du cheval ou du chien. Le dauphin est l'animal emblématique de la famille des delphinidés (Gouabault 2010). Albert le Grand dit en 1270 que les gens du nord mangent le dauphin, mais que les Méditerranéens s'en abstiennent par respect pour cet auxiliaire de pêche (Stadler 1916: 1530, 1531). Il porte des valeurs positives, sotériologiques, depuis l'Antiquité⁴. Oppien nous rappelle qu'en tant qu'animal sauveur de marins, sa pêche est réprouvée par les dieux (Mair 1928). Dans la littérature médiévale, bien qu'il ne figure pas dans le bestiaire biblique, l'animal continue de représenter des vertus et est reconnu par les encyclopédistes du Moyen Âge comme un animal protecteur, altruiste. Parmi les espèces aquatiques, c'est le dauphin qui revient le plus fréquemment dans la décoration des baptistères, très souvent associé au cerf et à la colombe, autres figures animalières salvatrices (Doignon 1972: 122-126). De plus, la consommation de poisson (qu'il est au Moyen Âge) a chez les chrétiens un caractère eucharistique : c'est la figure du Christ poisson (Voisenet 2000: 118). On peut penser que le vocabulaire à partir du IX^e siècle (le texte d'Ermentaire, *Vita Filiberti*, constituant un *terminus post quem*) pourrait distinguer le dauphin, delphinidé sauveur, et le marsouin, « delphinidé » que l'on mange. Et ce serait parfois du *dauphin commun* derrière le « marsouin » des textes. L'espèce (*Delphinus delphis*) est connue aujourd'hui pour

4. Littérature abondante sur le dauphin dans les sources antiques et médiévales. J'invite le lecteur à consulter « Delfin » de l'encyclopédie *Tierlexikon. Tiere in der Literatur des Mittelalters. Ein interdisziplinäres Lexikonprojekt*, Université de Mainz 2009 : <https://www.animaliter.uni-mainz.de/delfin/> dernière consultation : 05/06/2018.

former des groupes très importants (de dix à 50 individus près des côtes, plusieurs milliers en haute mer) et non des couples simplement, comme le pense Pline, qui combine cette fois l'observation des dauphins avec celle des marsouins (Pline, *HN IX*: 44) qui, lorsqu'ils s'échouent, constituent un dépôt plus important.

À moins qu'il ne s'agisse aussi de globicéphales noirs (*Globicephala melas* Traill, 1809). Cette espèce de la famille des delphinidés, appelée également baleine pilote ou dauphin noir, est très fréquente aujourd'hui dans les eaux côtières en mer du Nord et en Atlantique. Cet animal social (groupes familiaux de six à 20 individus) se déplace souvent en bandes pouvant aller jusqu'à plusieurs centaines d'individus. Ils maraudent au gré des ressources alimentaires, entre les côtes et la pleine mer. À plusieurs reprises, les cétologues ont constaté leur comportement grégaire qui les conduit à suivre l'un des leurs qui, désorienté ou pris de panique, vient s'échouer sur une plage, entraînant tous les autres (Kiefner 2002). Sa taille, entre cinq et six mètres, et son poids de 1,5 à 3,5 tonnes, en font une petite « baleine » de l'Atlantique Nord. À ce jour, nous ne disposons d'aucune trace archéologique de sa présence le long des côtes atlantiques au haut Moyen Âge, et d'aucun témoignage écrit. Et pour cause : en France, il faut attendre Cuvier pour lui donner un nom, le « dauphin globiceps » (*Delphinus globiceps* G. Cuvier, 1812), après les premières apparitions observées le long des côtes bretonnes au début du XIX^e siècle. Il semble pourtant avoir été chassé bien plus tôt, en particulier dans les eaux nordiques (Audouin *et al.* 1824: 558). Le suicide collectif des 237 *marsuppae* retrouvés sur le rivage par les moines de Noirmoutiers ressemble à un comportement de globicéphale. Le mode de capture dont témoigne Raoul Tortaire au début du XII^e siècle (Bouet 2017), et que L. Musset (1948) comparait aux prises des Îles Féroé, peut également aussi bien faire référence à ces mammifères marins.

CONCLUSIONS

Dès les premières œuvres encyclopédiques du haut Moyen Âge, celles d'Isidore de Séville (André 1986) et de Raban Maur (Migne 1852), les cétacés sont présentés de manière topique, reprenant les descriptions des auteurs anciens, et sans manifester une observation directe de la nature. Pour longtemps, les animaux sont parlants ou ne sont pas. Leurs noms n'apparaissent dans la littérature chrétienne que pour servir une intention particulière dans le discours : le cète dévorant, le dauphin sauveur... Les témoignages trouvés au hasard de lettres, poèmes ou récits hagiographiques ne sont pas plus clairs pour identifier des espèces vivant sur les côtes atlantiques : *crassus piscis* n'est qu'une catégorie alimentaire, mêlant plusieurs espèces consommées ; *delfinus*, *ballena* ou *marsuppa* sont encore trop vagues pour nous aider à préciser la biodiversité altomédiévale du littoral atlantique.

Le cas du globicéphale est intéressant d'un point de vue épistémologique : peut-on considérer l'existence d'une espèce malgré le silence de la documentation antique et médiévale ? Plus que d'autres « poissons », le globicéphale n'est pas signi-

fiant, ni dans le bestiaire savant antique, relégué dans l'ombre du *delfinus* et de la *ballena* (terme mélangeant mysticètes et odontocètes), ni dans le bestiaire médiéval dépendant de la Bible, faisant au demeurant peu de cas des animaux marins.

L'absence du mot ne signifie pas pour autant l'absence de la chose. Bien que jamais spécifié dans les prises de pêche, il pouvait être consommé avec les dauphins, les marsouins, pris dans les filets ou échoués, ou lors de plus grosses prises occasionnelles. Ou faut-il envisager une colonisation très récente des eaux atlantiques de la France ? V. Szabo suggère la possibilité que sur un millénaire, la taille de la population de cétacés, la distribution des différentes espèces en Atlantique et même leurs comportements ont pu changer (Szabo 2008).

Ainsi, le recours aux textes est parvenu sur cette question à ses limites. L'identification des cétacés de l'Atlantique nord au haut Moyen Âge ne pourra progresser que grâce aux analyses fines des échantillons archéologiques.

Remerciements

Je remercie tout particulièrement Laurence Moulinier et un correcteur anonyme d'avoir relu avec attention et intérêt cet article, et de m'avoir suggéré des pistes différentes dans la compréhension de la connaissance qu'avaient les hommes du Moyen Âge de leur milieu. Merci aussi à Benoît Clavel pour ses informations, inédites pour la plupart, sur la consommation des odontocètes.

RÉFÉRENCES

SOURCES

- ALBERTUS MAGNUS : voir STADLER 1916.
 ARISTOTE : voir LOUIS 1956, 1964.
 ANDRÉ J. (éd.) 1986. — *Isidore de Séville, Étymologies. Livre XII : des animaux*. Les Belles Lettres, Paris, 312 p. (Coll. Auteurs latins du Moyen Âge ; 12).
 ARNOUX M. (éd.) 1996. — *Raoul Glaber : Histoires*. Brepols, Turnhout, 324 p. (Coll. Miroir du Moyen Âge).
 BOUET P. 2017. — Raoul Tortaire : mon voyage en Normandie, in *Autour de Serlon de Bayeux : la poésie normande aux XI^e-XII^e siècles. Tabularia*. <https://doi.org/10.4000/tabularia.2813>
 CARMODY F. J. 1939. — *Physiologus latinus : éditions préliminaires, versio B*. Droz, Paris, 61 p.
 CARMODY F. J. 1941. — *Physiologus latinus versio Y*. University of California press, Berkeley, Los Angeles, 40 p.
 COLGRAVE B. (éd.) 1985. — *Two Lives of Saint Cuthbert: a Life by an Anonymous Monk of Lindisfarne and Bede's Prose Life*. Cambridge University Press, Cambridge, 392 p. [1st ed. 1940].
 GESSNER C. 1558. — *Historie Animalium Liber IIII. qui est de Piscium & Aquatiliu animantium natura. Cvm iconibus singulorum ad vivum expressis fere omnib. DCCVI*. Apud Christophorum Froshoverum, Tiguri.
 DUHAMEL DU MONCEAU H.-L. & LA MARRE L. H. 1769-1782. — *Traité général des pesches et histoire des poissons qu'elles fournissent, tant pour la subsistance des hommes, que pour plusieurs autres usages qui ont rapport aux arts et au commerce*. Saillant & Nyon, Paris ; Veuve Desaint, Paris, 729 p.
Gloria posthuma : voir SOLLERIO *et al.* 1867.
 ISIDORE DE SÉVILLE : voir ANDRÉ 1986.
 LEVISON W. 1910. — *Vita Filiberti abbatis Gemeticensis et Heriensis, in KRUSCH B. & LEVISON W. (éds), Passiones vitaeque sancto-*

- rum aevi merovingici. *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores rerum merovingicarum* (5): 568-604.
- LOUIS P. 1956. — *Aristote, Les parties des animaux*. Les Belles Lettres, Paris, 194 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 131).
- LOUIS P. 1964. — *Aristote, Histoire des animaux. Tome I: Livres I-IV*. Les Belles Lettres, Paris, lv + 341 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 164).
- MAIR A. W. (éd.) 1928. — *Oppian, Colluthus, Tryphiodorus*. Haliou-tika, Londres, New York, 515 p.
- MIGNE J.-P. (éd.) 1852. — Raban Maur, De Universo libri viginti duo. *Patrologia Latina* CXI.
- MIGNE J.-P. (éd.) 1855. — Incipit liber beatae: Sanctae Hildegardis abbatissae subtilitatum diversarum naturarum creaturarum libri novem (Physica). *Patrologia Latina* CXCVII: col. 1117-1352.
- OPPIEN: voir MAIR 1928.
- PLINE L'ANCIEN: voir SAINT-DENIS 1955.
- RABAN MAUR: voir MIGNE 1855.
- RAOUL GLABER: voir ARNOUX 1996.
- RAOUL TORTAIRE: voir BOUET 2017.
- RONDELET G. 1558. — *L'histoire entière des poissons*. Macé Bonhomme, Lyon.
- SAINT-DENIS E. DE (éd.) 1955. — *Pline l'Ancien, Histoire naturelle. Livre IX (Des animaux marins)*. Les Belles Lettres, Paris, 224 p. (Coll. des universités de France Série latine; 146).
- SELMER C. (éd.) 1989. — *Navigatio sancti Brendani Abbatis: From Early Latin Manuscripts*. Four Courts Press, Dublin, 124 p.
- SOLLERIO J. B., PINIO J., CUPERO G. & BOSCHIO P. M. 1867. — Gloria posthuma sancti Arnulfi confessoris, in SOLLERIO J. B., PINIO J., CUPERO G. & BOSCHIO P. M. *Acta sanctorum augusti* [...] *Tomus III*. Victor Palmé, Paris, Rome: 230-259. <https://archive.org/stream/actasanctorum37unse#page/n267/mode/2up/search/Arnulfi> dernière consultation: 05/06/2018.
- STADLER H. (éd.) 1916. — *Albertus Magnus, de Animalibus libri XXVI: nach der Cölner Urschrift. Zweiter Band: Buch XIII-XXVI enthaltend*. Aschendorff, Münster, 814 p.
- Vita Filiberti*: voir LEVISON 1910.
- BIBLIOGRAPHIE**
- AUDOIN J. V., BOURDON I., BRONGNIART A., CANDOLLE A. P. DE, DAUDEBARD DE FÉRUSSAC, DESHAYES, DESMOULINS A., DRAPIEZ, DUMAS, EDWARDS, FLOURENS, GEOFROY DE SAINT-HILAIRE, GUÉRIN, GUILLEMIN, JUSSIEU A. DE, KUNTH, LAFOSSE G. DE, LAMOUREUX, LATREILLE, LUCAS, PRÉVOST C., RICHARD A. & BORY DE SAINT-VINCENT J.-B. 1824. — *Dictionnaire classique d'histoire naturelle. Tome 5: CRA-D*. Rey & Gravier; Baudouin Frères, Paris, 653 p.
- BARNES R. H. 1996. — *Sea Hunters of Indonesia: Fishers and Weavers of Lamalera*. Clarendon Press, Oxford, 490 p.
- BEAVITT P., O'SULLIVAN D. & YOUNG R. 1985. — *Recent Fieldwork on Lindisfarne*. University of Leicester, Department of Archaeology, 40 p. (Coll. Occasional paper; 1).
- BERNAL-CASASOLA D. & BOHÓRQUEZ A. M. 2012. — Ballenas, orcas, delfines... una pesca olvidada entre época fenicio-púnica y la antigüedad tardía, in COSTA B. & FERNÁNDEZ J. H. (éds), *Sal, pesca y salazones en occidente, XXVI jornadas de arqueología Fenicio-Púnica (Eivissa, 2011)*: 157-209.
- BERNAL-CASASOLA D., GARDEISEN A., MORGENSTERN P., HORWITZ L. K., PIQUÉS G., THEODOROPOULOU T. & WILKENS B. 2016. — Ancient whale exploitation in the Mediterranean: state of knowledge from the archaeological record. *Antiquity* 90: 914-927. <https://doi.org/10.15184/aqy.2016.116>
- BOESSNECK J., VON DEN DRIESCH A. & STENBERGER L. 1979. — *Eketorp, Befestigung und Siedlung auf Öland/Schweden: die Fauna*. Kungliga Vitterhetsakademien, Stockholm, 504 p.
- CLARK N. 2005. — *The Spatial and Temporal Distribution of the Harbour Porpoise (Phocoena phocoena) in the Southern Outer Moray Firth, NE Scotland*. Master of Sciences Thesis, University of Wales, Bangor, 102 p.
- COLGRAVE B. & MYNORS A. B. (eds) 1969. — *Bede's Ecclesiastical History of the English People*. Clarendon Press, Oxford, lxxvi + 618 p.
- COTTE J. 1944. — *Poissons et animaux aquatiques aux temps de Pline: commentaires sur le livre IX de l'Histoire naturelle de Pline*. L. Jean, Paris, 265 p.
- COULTER C. 1926. — The "Great Fish" in Ancient and Medieval story. *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 57: 32-50. <https://doi.org/10.2307/282763>
- DEGRYSE R. 1940. — De Vlaamsche Walvischvangst in de Middeleeuwen. *Bierkorf* 46 (1): 20-23.
- DOIGNON J. 1972. — Tobie et le poisson dans la littérature et l'iconographie occidentale (III^e-V^e siècle). Du symbolisme funéraire à une exégèse christique. *Revue de l'Histoire des Religions* 190 (2): 113-126. <https://doi.org/10.3406/rhr.1976.6354>
- GOUABAULT E. 2010. — Pour une mythanalyse des relations anthropozoologiques: l'étude du phénomène dauphin. *Sociétés* (108): 59-73. <https://doi.org/10.3917/soc.108.0059>
- GUIZARD F. 2011. — Retour sur un monstre marin au haut Moyen Âge: la baleine, in GAUTIER A. & MARTIN C. (éds), *Échanges, communications et réseaux dans le haut Moyen Âge*. Brepols, Turnhout: 261-275. <https://doi.org/10.1484/M.HAMA-EB.1.100902>
- GUIZARD-DUCHAMP F. 2009. — *Les terres du sauvage dans le monde franc (IV^e-IX^e siècle)*. Presses universitaires de Rennes, Rennes, 283 p. (Coll. Histoire).
- JENKINS J. T. 1921. — *A History of the Whale Fisheries: from the Basque Fisheries of the Tenth Century to the Hunting of the Finner Whale at the Present Date*. H. F. & G. Witherby, London, 336 p. <https://doi.org/10.5962/bhl.title.33378>
- KIEFNER R. 2002. — *Baleines et dauphins du monde*. Ulmer, Paris, 300 p.
- LEBECQ S. 1997. — Scènes de chasse aux mammifères marins (mer du Nord, VI^e-XII^e siècles), in MORNET E. & MORENZONI F. (éds), *Milieux naturels, espaces sociaux: études offertes à Robert Delort*. Éditions de la Sorbonne, Paris: 241-247.
- LESTOCQUOY J. 1948. — Baleine et ravitaillement au Moyen Âge. *Revue du Nord* 30 (117): 39-43. <https://doi.org/10.3406/rnord.1948.1932>
- MELVILLE H. 1851. — *Moby-Dick; or, The Whale*. Harper & Brothers, New York; Bentley, London, 635 p.
- MOULINIER L. 1992. — Les baleines d'Albert le Grand. *Médiévales* 22-23: 117-128. <https://doi.org/10.3406/medi.1992.1243>
- MOULINIER L. 1993. — L'abbesse et les poissons: un aspect de la zoologie de Hildegarde de Bingen, in DESSE J. & AUDOIN-ROUZEAU F. (éds), *Exploitation des animaux sauvages à travers le temps: XIII^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes – IV^e colloque international de l'Homme et l'Animal, Société de recherche interdisciplinaire, Antibes, 15-17 octobre 1992*. *Anthropozoologica* HS (1): 461-472.
- MOULINIER L. 1995. — Les merveilles de la nature vues par Hildegarde de Bingen (XII^e s.), in BALARD M. & DIERKENS A. (éds), *Miracles, prodiges et merveilles au Moyen Âge. Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public* (25): 115-131. <https://doi.org/10.3406/shmes.1994.1653>
- MUSSET L. 1948. — Raoul Glaber et la baleine: les sources d'un racontar du XI^e siècle. *Revue du Moyen Âge Latin* (4): 167-172.
- MUSSET L. 1964. — Quelques notes sur les baleiniers normands du X^e au XIII^e siècle. *Revue d'histoire économique et sociale* 42: 147-161.
- O'SULLIVAN D. & YOUNG R. 1995. — *Lindisfarne, Holy Island*. Batsford, London, 128 p.
- PERRIN M. J. L. 2002. — La mer dans l'oeuvre de Raban Maur: quelques aperçus tirés de l'*In Honorem Sanctae Crucis* et du *De Rerum Naturis*, in Les Religieux et la mer: Actes du Colloque

- de Lille-Baie de Somme, 21, 22 et 23 septembre 2001. *Histoire médiévale et Archéologie* (16): 5-10.
- RAVEN C. 1986. — *John Ray, naturalist: his life and works*. Cambridge University Press, Cambridge, 528 p. (Coll. Cambridge Library Collection – Botany and Horticulture).
- REICHSTEIN H. 1974. — Ergebnisse und Probleme von Untersuchungen an Wildtieren aus Haithabu (Ausgrabung 1963-1964). *Berichte über die Ausgrabungen in Haithabu* (7): 103-144.
- RODRIGUES A., HORWITZ L. K., MONSARRAT S. & CHARPENTIER A. 2016. — Ancient whale exploitation in the Mediterranean: species matters. *Antiquity* 90 (352): 928-938. <https://doi.org/10.15184/aqy.2016.109>
- ROUGÉ J. 1982. — Saint Augustin et la mer : rhétorique et réalité. *Cahiers d'Histoire* 27 (1): 45-56.
- SAINT-DENIS E. DE 1947. — *Le vocabulaire des animaux marins en latin classique*. Klincksieck, Paris, xxxii + 120 p. (Coll. études et commentaires; 2).
- SZABO V. E. 2008. — *Monstrous Fishes and the Mead-Dark Sea: Whaling in the Medieval North Atlantic*. Brill, Leiden, Boston, 352 p. (Coll. The Northern World; 35).
- TEBRAKE W. H. 2000. — *Medieval Frontier: Culture and Ecology in Rijnland*. Texas A & M University Press, College Station, 308 p.
- VOISENET J. 2000. — *Bêtes et hommes dans le monde médiéval: le bestiaire des clercs du V^e au XII^e siècle*. Brepols, Turnhout, 552 p.
- WANDREY R. 1999. — *Guide des mammifères marins du monde: 119 espèces, des baleines aux dugongs*. Delachaux et Niestlé, Paris, 288 p. (Coll. Les compagnons du naturaliste).

*Soumis le 20 juillet 2017;
accepté le 25 janvier 2018;
publié le 13 juillet 2018.*